

ENTRE EXALTATION ET SILENCE, LA MÉMOIRE TOURAINE DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE

Dans le cadre d'une étude axée sur la mémoire de la Seconde Guerre mondiale des habitants de La Tour-d'Aigues, village du Sud-Vaucluse¹, nous avons procédé à de multiples entretiens non directifs avec des acteurs et des témoins de l'époque. Dans leurs souvenirs, outre les difficultés de la vie quotidienne, deux événements ont particulièrement retenu notre intérêt.

Si le premier, le crash d'un bombardier américain dans la campagne touraine, nous était systématiquement raconté et s'est donc imposé d'emblée, c'est un autre événement auquel aucun de nos témoins n'avait fait spontanément référence que nous avons découvert aux archives, qui nous a conduit à mener une seconde série d'entretiens : l'arrestation, suivie de la déportation à Auschwitz, de deux juifs allemands, Robert Meyer et son fils Erich.

De ces deux événements au centre de notre étude, le premier a été largement diffusé, magnifié et reconstruit. Le second, passé sous silence, n'a pas percé dans la mémoire touraine et relève en partie d'une amnésie volontaire. Nous nous sommes efforcés de rendre compte de la complexité de cette mémoire, d'en suivre le cheminement afin de tenter d'en comprendre les ressorts et le sens.

LA MÉMOIRE EXALTÉE, LA « FORTERESSE VOLANTE »

À la confluence des mémoires, l'épisode de la forteresse volante fascine toujours les témoins de l'époque par son caractère extraordinaire. Cet événement sur lequel s'est greffé tout un légendaire est intégré à la mémoire collective et fait partie de ce dont beaucoup de Tourains, au-delà des témoins de l'époque, sont fiers².

1. La Tour-d'Aigues, commune de 1 862 habitants en 1941 (Archives départementales de Vaucluse/ADV 4W 3284) à vocation essentiellement agricole.

2. La photographie des membres de l'équipage de la forteresse volante, présentée ci-après, était encore affichée dans le bureau du maire, Maurice Lovisololo, en 2006. Le lieutenant William Nelson, onzième homme de l'équipage, a été intégré en qualité de co-pilote pour la mission



Photographie de l'équipage du B-24 «DNIF³», prise le 19 mai 1944

Le 12 juillet 1944, la vallée de la Durance est le théâtre de combats aériens. Le bombardier B-24 «DNIF» s'écrase en fin de matinée campagne La Blanche, au lieu-dit Les Mays, à environ deux kilomètres du village. Cet appareil faisait partie d'une formation de 37 bombardiers basés en Italie, à Pantanella, chargée de détruire le complexe ferroviaire de Nîmes. La mission est un succès, mais trois appareils, attaqués par plusieurs *Messerschmitt* aux alentours d'Avignon, sont détruits. Dans ce crash, décèdent le pilote de l'appareil, le capitaine Robert Swanzy, et le mitrailleur Lupe Montana tandis que les neuf autres membres de l'équipage parviennent à sauter en parachute. Ils sont tous récupérés à terme par la Résistance locale, rassemblés dans divers maquis de la région et rapatriés par l'armée américaine à leur base italienne, le 22 août 1944, après la Libération du Pays d'Aigues. Dans son ouvrage consacré au devenir des rescapés du crash, David Swanzy, frère du capitaine Robert Swanzy, note que « tous revinrent sains et saufs aux États-Unis grâce à leur volonté de survie et aux actes de bravoure de la Résistance française. »⁴

du 12 juillet 1944, il n'est pas présent sur la photographie. De gauche à droite au 1^{er} rang: Sgt. Charles Cripps (mitrailleur de tourelle centrale), Sgt. Walter Wilson (mitrailleur de queue), Sgt. Wilbur Vaughan (opérateur radio), Sgt. Lupe Montana (mitrailleur de tourelle inférieure), Thomas Walsh (mitrailleur avant). Au 2^e rang: Lt. Bob Thomas (navigateur), Lt. Ralph Smith (bombardier), Sgt. Paul Hooge (ingénieur), Lt. Robert Crabtree (co-pilote), capitaine Robert Swanzy (pilote).

3. «Doing nothing including flying», soit: «Ne faire que voler».

4. David SWANZY, *Ginny doesn't like chocolate: a story of World War II french Underground heroes in the canton of Pertuis*, sl, 1996.

Au village, la scène suscite l'émotion de la population. À la fascination pour le combat aérien, se mêle un sentiment de gratitude à l'égard du pilote, qui, au dire des témoins, aurait délibérément évité le village. Les aviateurs décédés auraient été inhumés le 14 juillet au cimetière du village, accompagnés, selon certains témoins, par une partie de la population. Les corps ont été exhumés et rapatriés aux États-Unis au lendemain de la guerre.

La mémoire de ces événements a été réactivée au fil des années par une série de commémorations :

- en 1989, Wynona Swanzy, veuve de Robert Swanzy, est invitée pour l'inauguration d'une plaque commémorative en l'honneur des deux aviateurs décédés. Le conseil général du Vaucluse met à sa disposition une voiture et un interprète.

- le 8 mai 1995, Bob Thomas, le navigateur rescapé du crash, David Swanzy, le frère de Robert Swanzy, et leurs épouses respectives, sont invités à La Tour-d'Aigues pour l'inauguration de deux chemins au nom des aviateurs décédés. Une page entière de *La Marseillaise* est consacrée à ces événements.

- en 1996, David Swanzy revient et reste sept semaines avec sa femme dans la région où il recueille les témoignages d'acteurs et de témoins de l'époque, en vue d'une publication⁵.

- en mai 2006, une exposition au château de La Tour-d'Aigues, *La Résistance dans la vallée d'Aigues*, présente de nombreux documents (photographies, témoignages) sur l'épisode de la forteresse volante.

Cette histoire a donc marqué profondément la mémoire collective du village. Cependant, les témoignages abondent en discordances, de contradictions, voire erreurs comme en attestent les différentes versions du sauvetage des aviateurs. Un résistant local s'attribue le sauvetage et le rapatriement du parachutiste Walter Wilson, oblitérant ainsi l'intervention décisive d'un humble réfractaire au STO. Il raconte avoir caché ce parachutiste chez lui pendant trois semaines, avec deux juifs, l'avoir fait soigner par un docteur pertuisien dont il donne le nom alors que l'aviateur lui-même contredit cette version⁶, le témoin l'aurait simplement remis entre les mains de la Résistance. Il avait d'ailleurs donné une version des faits plus concordante dix ans plus tôt à David Swanzy⁷. Le chef du maquis FTP tourain s'accorde pour sa part un rôle plus important à l'oral que dans ses témoignages écrits⁸. Laissant

5. Ses écrits, *Disaster over La Tour-d'Aigues (Family Edition, 1995)* et *Ginny doesn't like chocolate: a story of World War II french Underground heroes in the canton of Pertuis* (1996), aboutissent à la publication de *Living and fighting with the french Underground*, New Orleans, 2011.

6. Entretien avec G.G. (18 mai 2006) et Walter Wilson, « July 12, 1944 to August 15, 1944 », in David SWANZY, *Ginny doesn't like chocolate... , op. cit.* Paralysé à la suite de la blessure contractée lors de son saut en parachute, Walter Wilson est transporté du maquis FTP de La Tour-d'Aigues jusqu'à une petite grotte située à proximité du maquis de Mirabeau, où il reste dix jours. Il écrira y avoir souffert le martyre.

7. *Ibid.*, p. 48-51.

8. ADV IJ345: dossier J.B.

libre court à sa verve naturelle, le trajet en voiture au secours des aviateurs rescapés qu'il relate dans ses écrits, se transforme alors en un récit épique, où il conduit une moto : « Les Allemands, alors attention, automitrailleuse et tout, les avaient eux aussi vus tomber, c'était à qui arriveraient les premiers à les prendre, à qui joueraient de ruses. Moi, pour les retrouver, je passais à travers les chemins de montagne et de campagne alors que eux, roulaient sur la route avec leur automitrailleuse »⁹.

Afin de soigner un aviateur blessé, le chef du maquis FTP de La Tour-d'Aigues raconte être allé chercher personnellement le docteur Medvedowsky... alors disparu depuis presque un mois et exécuté le 17 juin par des « miliciens ».¹⁰ Mise en scène, cette mémoire maquisarde valorise le spectaculaire et évolue au gré des circonstances¹¹.

La part de l'émotion dans la mémoire participe aussi à l'élaboration du légendaire. Nombreux sont les Tourains se rendant le jour même sur les lieux du crash, qui ramassent, telles des reliques, des restes de l'appareil, leur conférant une dimension symbolique. Félix Reynaud, résistant FFI local, aurait d'ailleurs ramené de nuit une partie de l'hélice de l'appareil sur son trinquet-balle pour la déposer sur la tombe des aviateurs. Le sentiment sincère de gratitude de nos témoins à l'égard du pilote, évitant délibérément le village, contribue à la glorification de l'événement : « L'avion aurait plongé sur La Tour-d'Aigues, ce sont eux qui ont maintenu autant qu'ils ont pu pour éviter le village, ils se sont sacrifiés¹² », « Le pilote demeura aux commandes pour éviter de s'écraser sur la ville (...). Il dut tout tenter pour poser son appareil afin de sauver son compagnon et prit le risque de se sacrifier avec lui, ce qu'il advint¹³ ». Cette scène chargée d'émotion ne résiste cependant pas aux témoignages des membres rescapés de l'équipage¹⁴.

Le navigateur Bob Thomas se souvient : « Lors du second passage de deux Messerschmitt, leurs balles ont frappé de plein fouet le cockpit et le tableau de bord (...), j'ai levé les yeux vers Robert, espérant qu'il allait stabiliser l'avion et continuer son vol. Mais il est resté assis là, tremblant. Il n'a jamais remis le pied sur les commandes. Après, l'avion a commencé à piquer vers l'avant ».

Le bombardier Ralph Smith précise : « Nous croyons fermement que Robert Swanzy a été touché de plein fouet et qu'il est mort sur le coup (...).

9. ADV 1J346 2-3 : entretien avec Marc Verdoire (mai 1979).

10. ADV 1J345 : cette erreur n'a pas échappé aux auteurs de *La Résistance en Pays d'Apt*, Cavailhon, 1982, p. 221, qui reprennent littéralement son récit, en changeant le nom du docteur, devenu le « docteur Horn ». Les « miliciens » sont en fait des auxiliaires français de l'occupant, membres de la 8^e compagnie Brandebourg.

11. Jean-Marie GUILLON, « La mémoire résistante : apports et limites », dans Michel EL BAZE et alii dir., *Les Guerres du XX^e siècle à travers les témoignages oraux*, Nice, 1991, p. 139-152.

12. Entretien avec Gilbert Gay (18 juin 2006).

13. Exposition de Raymond Nativi, *La Résistance dans la vallée d'Aigues*, le 8 mai 2006 à La Tour-d'Aigues.

14. David SWANZY, *Disaster over La Tour-d'Aigues*, op. cit.

Le lieutenant Nelson m'a dit que les commandes étaient inutilisables et qu'il était incapable de redonner de l'altitude à l'appareil. Il a dit qu'il avait déclenché l'alarme mais que ça ne marchait pas, il a notifié à Vaughan et Cripps qu'il quittait l'appareil. Thomas a vu Nelson sauter et les jambes de Swanzy tremblaient faiblement ».

La mémoire collective conserve donc de l'événement le souvenir d'un acte d'abnégation héroïque, entretenu depuis avec fidélité par des témoins reconnaissants et repris dans des écrits. Cela n'a pas échappé à David Swanzy, qui écrit au sujet de l'étude faite par les archivistes de Pertuis¹⁵ : « Voilà bien un exemple d'une histoire embellie par une imagination fertile et non pas à partir de faits établis, même si cela partait d'une bonne intention¹⁶ ».

Les différentes versions présentées, souvent contradictoires, montrent la nécessité de faire preuve de regard critique. Elles sont pour autant inhérentes au fonctionnement de la mémoire, une représentation subjective d'un passé encore chaud, qui se nourrit des souvenirs sensibles aux évolutions du temps, reconstruisant le passé en fonction du présent¹⁷. La charge émotionnelle de la mémoire, sa part de mise en scène, la sélection du souvenir, son érosion avec le temps et sa reconstruction en fonction des préoccupations présentes expliquent les déficiences des témoignages. Les souvenirs personnels¹⁸ sont enfin parfois parasités par des lectures postérieures et intégrés à des mémoires de groupes¹⁹.

Les funérailles des aviateurs en sont une illustration : selon les témoins, fidèles à leur cause (familiale, militante...), les versions divergent. Dans la sienne, Georges Berthézène donne la place qui convient à son père, qui en tant que maire du village, aurait procédé en présence des Allemands, à l'inhumation des deux aviateurs : « Il y avait quand même un fair-play de la guerre, il faut comprendre. Il ne faut pas confondre avec la Milice²⁰ ». Cette version, qu'il dit tenir de son père, est relayée par d'autres membres de la famille. En revanche le maire est absent dans celle du chef du maquis FTP qui se présente comme l'acteur principal. Il aurait organisé des « obsèques officielles » à partir de la mairie : « Toute la population était présente et pas une femme ni un enfant n'avait pas sa gerbe ou son bouquet de fleurs²¹ ». Il transforme pour l'occasion les habitants de La Tour-d'Aigues en autant de résistants honorant

15. Sylvie AURIBEAU, Josiane CAYRE, Gisèle SALA, *La Libération de Pertuis*, Pertuis, 1994, p. 5.

16. David SWANZY, *Living and fighting... op. cit.*, p. 117.

17. Voir Pierre NORA (dir.), *Les Lieux de mémoire*, tome I : *La République*, Paris, 1984, p. 18-19 ; Robert FRANCK, « La mémoire et l'histoire », *Les Cahiers de l'IHTP* n° 21, novembre 1992, « La bouche de la vérité ? La recherche historique et les sources orales », p. 65.

18. Voir Maurice HALBWACHS, *Les Cadres sociaux de la mémoire*, Paris, 1952 (1^{re} éd. 1925). L'auteur élabore le concept de mémoire collective et montre comment les souvenirs personnels sont formatés par le cadre social entourant l'individu, aboutissant à une mémoire partagée.

19. Nous touchons ici au « handicap de l'a posteriori » défini par Jean-Jacques BECKER dans *Les Cahiers de l'IHTP* n° 4, juin 1987, « Questions à l'histoire orale », p. 95.

20. Entretien avec Georges Berthézène (28 novembre 2005).

21. ADV 1J 345 : dossier J. B.

ces deux Américains à la barbe des Allemands: « Les Allemands passèrent sans se douter que la population résistante de La Tour-d'Aigues honorait ses “morts au combat” ». Ces différentes versions, tant sur le crash de la forte-ressse volante que sur le sauvetage des aviateurs et le déroulement des funérailles, n'ont pas empêché une mémoire consensuelle et légendaire de naître, réactivée au fil des années par des commémorations.

Ce légendaire s'inscrit enfin dans un contexte particulier. La population éprouve une extrême lassitude mais le débarquement de Normandie a fait naître l'espérance d'une libération proche dont se font écho les rapports quotidiens de gendarmerie²². Les rescapés de l'équipage sautant de l'appareil en parachute sont perçus tels les émissaires d'une puissance alliée. Par son concours à leur sauvetage²³ et sa présence aux funérailles des aviateurs, une partie de la population « rejoint » la Résistance. D'humbles villageois participent ainsi à un événement historique dont ils garderont le souvenir toute leur vie.

Dans la mémoire maquisarde, le légendaire se fixe tout d'abord sur l'importance accordée à la période de l'été 1944, dilatée après coup dans le souvenir des acteurs: « Les quelques semaines qui séparent le 6 juin de la Libération, semaines d'intense et dangereuse activité, prennent la dimension de mois entiers, fréquemment reportés en 1943. Les imprudences, les erreurs, le sordide sont oubliés. Reste la fulgurance d'un moment de vie qui a marqué pour toujours ceux qui l'ont vécu et qui entretiennent avec une fidélité exemplaire, à travers articles et commémorations, le culte de leurs compagnons morts²⁴ ». Le contexte est alors à la multiplication des actions encouragées par les directives FTP du 11 au 15 juillet 1944 entraînant à l'échelle du Pays d'Aigues de multiples sabotages et des exécutions punitives de collaborateurs.

Valorisant le spectaculaire, la mémoire maquisarde s'accroche à l'extraordinaire. Elle confère un caractère « magique » à ce qui vient du ciel et aux « habituels » parachutages qui évoquent Londres, se substituent les parachutistes rescapés du crash. Outre une légitime fierté, leur réception provoque une rencontre inattendue, prématurée, avec des Américains auréolés d'un statut de libérateurs qui, soulagés d'être secourus, partagent une fraternité réciproque avec les résistants. La portée symbolique et historique de la date des funérailles, le 14 juillet, participe enfin de la mythologie liée à ces événements. Rappelons que deux ans plus tôt, transgressant l'interdit, une manifestation d'hostilité au régime de Vichy avait déjà rassemblé deux

22. ADV 3W41.

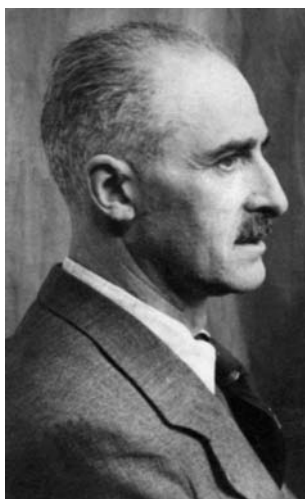
23. Outre les interventions décisives des paysans de la ferme Delevy, du réfractaire Aimé Léomond qui aurait transporté Walter Wilson au maquis de Mirabeau, nous faisons ici référence à l'action des villageois et paysans ayant assuré le soutien matériel et le refuge nécessaire à la survie de ces hommes.

24. Jean-Marie GUILLON, « Le maquis, une résurgence du banditisme social ? », *Provence historique*, fascicule 147, tome 37, 1987, p. 59.

cents villageois, symbolisant la tradition républicaine et sa réappropriation par la Résistance²⁵. Deux ans plus tard, c'est une résistance unifiée qui aurait entraîné dans son sillage une partie significative de la population. La scène du passage du camion allemand, qui aurait croisé le cortège des Tourains aux abords du cimetière²⁶, transcende le réel et fait basculer ces événements dans la mythologie : la population résistante de La Tour-d'Aigues passe, les Allemands la croisent...

Fidèle à sa cause, la mémoire maquisarde s'est approprié et a reconstruit ces événements qui sont porteurs d'enjeux essentiels. L'épisode de la forteresse volante permet l'association de toute une partie de la population à la cause de la Résistance et symbolise son honneur retrouvé. Qu'importent alors les contradictions, les multiples versions, les incohérences, la mémoire magnifiée...

LA MÉMOIRE ENFOUÏE, LA FAMILLE MEYER



Robert Meyer
(30/05/1887-12/09/1942)



Erich Meyer
(25/05/1924-12/09/1942)

L'étude aux Archives départementales de Vaucluse des recensements de juifs sous Vichy révèle la présence à La Tour-d'Aigues de la famille Meyer durant la guerre. Après cette découverte et une seconde série d'enquêtes orales, nous avons eu la possibilité d'entrer en contact avec Charlotte

25. ADV 3W90 : des manifestations ont lieu le 14 juillet 1942 à Pertuis, Lourmarin et à La Tour-d'Aigues. Elle entraîne l'arrestation au village des deux militants communistes, les frères Fernand et André Aristote, et leur internement au camp de Saint-Sulpice durant plusieurs mois.

26. Seuls deux de nos témoins sont présents aux funérailles – Francis et Jeannine Chaudon – et rejoignent la version du chef du maquis FTP de La Tour-d'Aigues, J. B. (ADV 1J345 et 1J346).

Norton²⁷, seule survivante aujourd'hui de la famille Meyer, et de reconstituer une partie de cette histoire.

La famille Meyer habitait Hambourg. Robert, sa femme Marguerite et leurs deux enfants, Erich et Charlotte sont allemands et de confession juive. En 1933, Robert Meyer part pour Dijon. Prisonnier de guerre en France durant la Première Guerre mondiale, il parle couramment français. Sa famille le rejoint en juillet 1934. Peu avant le début de la Seconde Guerre mondiale, Robert Meyer, comme beaucoup d'étrangers, est interné au camp de Gurs (Basses-Pyrénées, aujourd'hui Pyrénées-Atlantiques) dans des conditions épouvantables. Sa femme et ses deux enfants, sans nouvelles de lui, quittent Dijon lors de la débâcle et arrivent à Avignon. Les services de la préfecture répartissent des groupes de réfugiés dans les villages de la région. Les Meyer vont arriver à La Tour-d'Aigues, où ils sont littéralement choisis et recueillis par une famille de Tourains, les Chaudon, qui fera beaucoup pour eux.

À la suite de l'armistice, le 25 juin 1940, les réfugiés ayant fui l'avancée allemande sont invités à rentrer chez eux. Marguerite, Erich et Charlotte retournent alors à Avignon dans le but de rejoindre Dijon. Un employé de gare, à la vue des papiers de Madame Meyer – née Cohen – les dissuade de repartir. Ils retournent à La Tour-d'Aigues et finissent par retrouver la trace de Robert Meyer. Celui-ci est transféré au camp d'internement des Milles, à Aix-en-Provence, qu'il quitte ensuite pour intégrer un groupement de travailleurs étrangers (GTE), ce qui lui permet de rejoindre de manière épisodique sa famille au village.

La famille semble avoir trouvé au village un refuge contre les persécutions antisémites. Par trois fois, elle a échappé au nazisme : en 1934, en quittant l'Allemagne, en juin 1940, en quittant Dijon et enfin, en ne retournant pas en zone occupée. Elle a trouvé à La Tour-d'Aigues des personnes pour les aider, un logement et du travail pour subvenir à ses besoins²⁸. Peu de Tourains savent qu'il s'agit d'une famille juive allemande, les Meyer apparaissent comme des réfugiés de Lorraine, des gens réservés et bien élevés.

Le 1^{er} juillet 1941, Vichy instaure le recensement de l'ensemble des juifs français et étrangers. Les listes du Vaucluse comprennent l'ensemble de la famille Meyer. Du 23 au 26 août 1942 ont lieu d'importantes rafles de juifs étrangers en zone non occupée, qui aboutissent à la déportation de 7000 d'entre eux. Robert et Erich en font partie.

Le 26 août 1942, à 7 heures du matin, Erich Meyer, âgé de 18 ans, est arrêté à La Tour-d'Aigues par la gendarmerie française. Robert, 55 ans, est

27. Entretiens téléphoniques et rencontre avec Charlotte Norton, née Meyer (23 juillet et 27 août 2006). Celle-ci nous a aimablement communiqué les photographies présentées précédemment.

28. Leurs certificats de travail attestent que Charlotte a travaillé comme ouvrière agricole et Erich, successivement comme valet de ferme à Grambois et maçon à La Tour-d'Aigues (ADV 4W2263).

retourné à Beaucaire, à son GTE, deux jours plus tôt, à la suite de sa convocation par télégramme. C'est là qu'il est arrêté. Tous deux sont conduits au camp des Milles le jour même. L'arrestation d'Erich est d'autant plus dramatique que les gendarmes chargés de l'appréhender ne sont pas des exécutants zélés du régime et Jean Peynot, brigadier de gendarmerie de La Bastide-des-Jourdans, est en effet en contact avec la Résistance²⁹. Charlotte Norton, alors âgée de 14 ans, raconte ainsi l'arrestation de son frère: « Les gendarmes sont venus, il avait juste 18 ans... ils ont été tellement gentils et on a été tellement idiots. Je me souviens, Maman a dit: « Il n'y a pas de pain » et Erich est allé jusqu'à la boulangerie chercher du pain. Il aurait pu se sauver... ». Les gendarmes attendent alors le retour d'Erich à la maison: « Ils étaient là, ils l'ont attendu et c'est là qu'on a été idiots parce qu'Erich aurait pu s'enfuir. Mais ils ne savaient pas. Je suis sûre que, s'il n'était pas revenu, ils auraient dit: "On ne l'a pas trouvé". Nous, on ne savait vraiment pas ce qui se passait (...). Ils l'ont emmené et lui, il s'est retrouvé après dans un camp avec mon père ».

Tous deux sont ensuite transférés des Milles à Drancy, le 2 septembre 1942, qu'ils quittent le 7 septembre via le convoi 29 pour Auschwitz, où leur calvaire s'achève le 12 septembre, date de leurs décès établie par le ministère des Anciens Combattants et des Victimes de guerre³⁰.

Marguerite et Charlotte vont demeurer à La Tour-d'Aigues. Elles continuent de recevoir l'aide de la famille Chaudon. Charlotte travaille toujours comme ouvrière agricole. Elles quittent le village à la Libération pour revenir à Dijon dans l'espoir d'y retrouver Robert et Erich. Le temps des espérances est toutefois très vite révolu. Elles se rendent à l'évidence, les hommes ne reviendront pas. Elles restent à Dijon jusqu'en 1956. Au moment de la crise du canal de Suez, craignant une autre guerre, Marguerite Meyer décide de rejoindre son frère en Uruguay avec sa fille. Charlotte y est institutrice et quitte Montevideo pour Paris en 1959. Un an plus tard, elle rencontre son futur mari au cours d'un voyage en Angleterre et s'installe aux alentours de Manchester, où elle réside actuellement.

Pourquoi aucune des quinze personnes de cette époque interviewées lors de nos premières enquêtes orales n'a jamais spontanément évoqué cette histoire? Les explications sont à chercher tant du côté de Charlotte que du village.

Pour Charlotte

Les récits de Charlotte Norton, que nos questions replongent dans un passé très douloureux, sont dénués de toute rancœur, que ce soit à l'endroit

29. Le brigadier de gendarmerie de La Bastide-des-Jourdans, Jean Peynot, sera arrêté par la Gestapo, le 15 mai 1944, à la suite d'informations données sous la torture par un résistant pris à Pertuis. Conduit à Avignon et torturé (ADV 1J345; 3W41; 6W14), il ressortira vivant de cette épreuve.

30. Serge KLARSFELD, *Le Mémorial de la déportation des juifs de France*, Paris, 1978; Archives municipales de La Tour-d'Aigues, 1E47 et 1E48.

des gardes du camp des Milles, des gendarmes ou encore de l'administration du village. Des gardes du camp des Milles, elle raconte: « C'étaient des gens qui faisaient leur métier, c'est tout... ». Ainsi, elle est à l'unisson avec son père qui, lors de sa détention aux Milles, bénéficie d'une permission et retrouve sa fille dans un café d'Aix. À Charlotte qui lui demande de ne pas rentrer au camp, il répond: « J'ai donné ma parole d'honneur qu'à telle heure, je serai de retour ». Des gendarmes, elle se souvient: « Je pense vraiment que les Français qui sont venus le chercher n'avaient aucune idée de ce qui se passait (...) parce qu'autrement, ils nous auraient dit: « Partez! », je pense... ». En évoquant le maire du village, elle dit: « Monsieur Berthézène a été très correct parce que les Allemands lui ont demandé tout de suite s'il y avait des juifs et il a dit: "Non" ». Aucun ressentiment semble-t-il envers les Français dans le discours de Charlotte Norton, pour qui le véritable responsable reste le nazi. Du village, elle dit enfin: « Dans le village, on n'avait aucune idée de ce qui se passait vraiment à Auschwitz et même à Drancy et tout ça. On n'avait aucune idée (...), la vie était très calme à La Tour, c'est d'ailleurs un si beau coin ». Cette attitude, Charlotte Norton la conservera tout au long de sa vie. N'écrit-elle pas d'ailleurs, en français, dans une lettre qui nous est adressée, le 4 septembre 2012: « Mon attitude tolérante est que les habitants de La Tour n'avaient aucune idée du mot juif. Je n'oublierai jamais lorsque la famille Chaudon nous a dit: "Soyez les bienvenus", Maman leur a dit: "Mais nous sommes juifs". Le lendemain Janine est allée chez l'abbé Delorme pour lui annoncer: nos réfugiés sont juifs et, gentiment, il l'a rassurée que c'était OK ».

Cette humilité et cette absence de rancœur dans le discours de Charlotte contrastent avec la mémoire blessée d'Isaac Lewendel, dont la mère arrêtée le 6 juin 1944 aux alentours d'Avignon, ne reviendra pas d'Auschwitz. Marqué par cette tragédie, il est retourné cinquante ans plus tard sur les lieux de son enfance et s'est confronté aux archives afin de découvrir les responsables et les circonstances de ce drame. Dans son récit, il s'en prend aux nazis, « aux anciens résistants imbus d'eux-mêmes », aux historiens à l'objectivité « exsangue », aux archivistes déterminés à tenir à distance les chercheurs de leurs documents sensibles, à ses confrères juifs enclins à « la lamentation et à l'apitoiement » sur eux-mêmes³¹.

Alors qu'elle est régulièrement revenue au village voir ses amies de l'époque, Charlotte n'a jamais voulu raviver sur un mode accusatoire le souvenir de Robert et d'Erich. C'est toutefois au village, que l'oubli s'est avant tout construit.

Pour le village: l'ignorance et l'oubli

Soixante-dix ans plus tard, que reste-t-il de ce drame dans la mémoire collective? Bien des témoins interrogés lors de notre seconde série d'en-

31. Isaac LEWENDEL, *Un hiver en Provence*, La Tour-d'Aigues, 1996, p. 6.

quêtes orales ont dit tout ignorer de cet épisode, qui ne relève pourtant pas du trou de mémoire puisqu'il est connu des proches de la famille Meyer. S'il n'est pas non plus rappelé spontanément lorsque la période est évoquée par nos témoins, il ne relève pas du tabou car lorsque nous abordons le sujet, ceux qui ont connu la famille Meyer répondent volontiers. Comme tout sujet douloureux, ces événements ne sont pas abordés sans une certaine émotion. La mémoire de cette tragédie ne s'affranchit pas d'une extrême pudeur. Nos témoins, proches ou non de la famille Meyer, usent en effet de circonlocutions à l'évocation du drame. Le vocabulaire employé semble aussi soumis à un code et, comme si le respect d'un deuil l'exigeait, les termes relatifs à la déportation, la mort ou encore l'extermination ne sont pas prononcés. Les témoins racontent : « Ils sont partis », « On ne les a plus vus », « ils allaient directement en Allemagne, c'est tout ce qu'on a su », comme si l'histoire des Meyer s'était arrêtée là et qu'en savoir ou en imaginer plus serait insupportable. Seuls les propos d'un témoin se rapprochent de la réalité : « Les Meyer ont été ramassés, le fils et le père ont laissé leur vie (...). Elle et sa mère se sont sauvées là-bas mais son père et son frère ont été déportés et... fusillés³² », comme si l'horreur voulait leur être épargnée. Dans son travail de reconstruction, la mémoire édulcore quelque peu l'inconcevable.

Un témoin interrogé au sujet de l'arrestation raconte : « Je ne peux pas vous dire si c'est les Allemands ou si c'était la Milice, je ne sais pas », comme si celle-ci ne pouvait qu'être le fait des personnes exécrées de l'époque. Or, durant l'été 1942, les Allemands ne sont pas présents ici et la Milice n'est créée qu'en janvier 1943. Ce témoignage, révélateur, montre combien cette arrestation et ce qui s'en suit dérangeant. La mémoire du village a effectué son travail de tri, d'oblitération et, en sélectionnant, elle s'est départie de ce qu'elle ne voulait pas voir entacher son identité.

L'amnésie ou le peu de traces que le drame laisse dans la mémoire du village s'explique aussi par le retour à Dijon de Marguerite et Charlotte Meyer, à la Libération, à la recherche des hommes de la famille. Les Tourains ne les ont pas vues livrées aux affres de l'attente et au choc des images des camps. C'est le souvenir de la petite Charlotte que garderont ses amies, celui des jours heureux, puis celui d'une femme à la personnalité hors du commun, partie, comme disent les témoins, « en Amérique », suscitant leur admiration. La vie de Charlotte occulte la mort d'Erich... Mais cet oubli s'explique aussi par la présence d'un autre drame local, qui, en quelque sorte, l'oblitére dans la mémoire touraine : l'assassinat du docteur Medvedowsky³³. C'est en effet un Français juif³⁴, résistant, qui est exécuté par ceux que l'on désigne comme des « miliciens » dans les bois de Beaumont-de-Pertuis, en juin 1944, et dont

32. Entretien avec Paulette Artoni (21 juillet 2006).

33. ADV, 6W37.

34. ADV, 7W15 : état nominatif des *juifs français* résidant en Vaucluse au 1^{er} juillet 1941.

le corps ne sera retrouvé que cinq mois plus tard³⁵. Son statut de juif n'est pas véritablement connu du village, bien qu'identifié ainsi par l'administration de Vichy. Il ne le sera d'ailleurs qu'après son décès et certains Tourains ne l'apprendront qu'avec la parution du livre de son fils, en 2001³⁶. La mémoire du village retient de « Medvé » le « Russe blanc », le médecin dévoué et bienveillant, le Tourain, le résistant... mais pas le juif. Apprécié de tous, son statut de martyr dans la mémoire collective, réactivé par des commémorations, est tel qu'il éclipse le drame des Meyer.

Le « silence spontané » de nos témoins se reflète enfin dans la longue absence de traces de la famille Meyer dans la mémoire gravée du village. Parmi les cinq noms inscrits sur le monument aux victimes de la période, on retrouve Schléma Medvedowsky, deux prisonniers de guerre, une victime de l'explosion du château de La Simone³⁷ et Ernest Schulte. Cet Allemand antifasciste qui, comme Robert Meyer, fuit les nazis, est venu s'installer en France. Arrivé au village avec les expulsés lorrains de Forbach, il a épousé une institutrice de La Tour-d'Aigues et s'est engagé dans la Résistance. Arrêté le 26 juin 1944 à Grenoble par la Milice, il fut fusillé le 14 juillet. Sa trace sur le monument aux morts est ainsi liée à son engagement résistant. Dans la mémoire du village, son souvenir est toutefois celui d'un réfugié lorrain plutôt que d'un Allemand.

C'est bien parce que le travail de mémoire et les véritables responsabilités dans la Shoah n'ont été connus du grand public que tardivement, bien après la libération des camps, que l'extrême pudeur de nos témoins est compréhensible. En effet, dans l'immédiate après-guerre, alors que les rescapés des camps tentent de faire connaître l'Holocauste, la réception sociale est défaillante : « L'opinion n'était pas prête à 'recevoir' psychologiquement, ni intellectuellement : elle n'avait pas les outils conceptuels pour comprendre ce génocide, c'est-à-dire l'inimaginable³⁸ ». Le message délivré par les « déportés raciaux » ne trouve pas sa place, au contraire du discours résistant qui ressort renforcé de la guerre et trouve un écho dans la mémoire nationale. Cette amnésie de la mémoire gravée, symptomatique de la situation de l'immédiate après-guerre, n'est pas spécifique à La Tour-d'Aigues puisque aucun des dix-sept juifs étrangers raflés à Pertuis – chef-lieu du canton – et disparus, essen-

35. Archives municipales de La Tour-d'Aigues, 1E48. Découvert le 20 novembre 1944 par un garde forestier, le corps du docteur Medvedowsky est identifié par ses proches grâce à divers objets trouvés dans ses poches.

36. Jean-Louis MEDVEDOWSKY, *Mémoire d'automne*, Châteauneuf, 2002.

37. L'explosion d'un dépôt d'armes, le 25 novembre 1944, entraîne la mort de 31 FFI cantonnés au château et suscite une vive émotion dans tout le Pays d'Aigues.

38. Robert FRANK, « La mémoire empoisonnée », in Jean-Pierre AZÉMA et François BÉDARRIDA dir., *La France des années noires*, tome II, Paris, 2000, p. 553.

tiellement à Auschwitz, n'a été honoré avant le travail de Michèle Bitton³⁹. C'est à la suite de ses efforts, grâce au concours de diverses associations et de la municipalité⁴⁰, qu'une plaque apposée le 18 juin 2007 dans l'hôtel de ville comble aujourd'hui cet oubli. La même démarche a permis la pose d'une plaque en mémoire de Robert et Erich Meyer, le 18 avril 2009, à proximité de la maison qu'occupait leur famille durant la guerre (rue du Coq, devenue rue Aristote). La décision d'apposer cette plaque semble être l'occasion de réparer l'oubli. Un article d'une page intitulé « Mémoire et histoire », publié dans le bulletin municipal du 3 octobre 2008⁴¹ et distribué à la population, fait connaître aux Tourains l'histoire des Meyer, en se référant à notre travail⁴². Mais cet article ne fait aucune référence au fait que l'arrestation d'Erich Meyer est opérée par la gendarmerie, et affirme, contre toute vraisemblance, qu'il « fut arrêté le 26 août 1944 lors de la grande rafle des juifs étrangers en zone occupée »... Cependant la plaque apposée rue Aristote porte bien l'inscription suivante: « Livrés aux Nazis sur les ordres du Gouvernement de Vichy et déportés à Auschwitz le 7 septembre 1942 ». Malheureusement, elle a été détériorée, ce qui fait disparaître la mention du « Gouvernement de Vichy » et, avec elle, la responsabilité française dans la Shoah. À l'initiative de Charlotte Norton, une nouvelle plaque qu'elle a payée a été commandée par Michèle Bitton. Après plusieurs mois d'attente en mairie, cette plaque sera finalement apposée à la place de l'ancienne. Sept décennies plus tard, La Tour-d'Aigues n'en a toujours pas fini avec ses blessures de l'époque.

Dans l'épisode de la forteresse volante, tous les éléments sont réunis et propices à la fixation du légendaire: le mythe du « sacrifice salvateur », l'union de la population à la Résistance, leur participation commune au sauvetage des rescapés, l'enterrement des deux aviateurs décédés, transgressant l'interdit à la barbe des Allemands. Enraciné dans l'imaginaire tourain, le souvenir de ces événements a été réactivé par de multiples commémorations et se retrouve magnifié dans les écrits de la Résistance.

Le contraste est saisissant avec la déportation des Meyer, passée sous silence par la mémoire locale. Sans stimulations, le « silence spontané » de nos témoins demeure et ce drame n'est pas évoqué. Aux antipodes de l'événement glorieux et exalté, l'arrestation d'Erich Meyer au village, en zone non occupée, le 26 août 1942, par la gendarmerie française sur ordre du gouver-

39. Michèle BITTON, *Des noms pour mémoire. Les victimes de la Deuxième Guerre mondiale à Pertuis*, Pertuis, 2007, p. 61-88.

40. Les associations « Mémoire et Histoire » (créée par Michèle Bitton et Jean Priol), l'AMEJD (Association pour la Mémoire des Enfants Juifs déportés du Vaucluse) avec son président Bruno Tognarelli, André Borel, maire de Pertuis.

41. *Au fil de l'Eze*, n° 3, octobre 2008, p. 38.

42. Romain BEYNER, « La mémoire touraine de la Seconde Guerre mondiale (1940-1944): entre exaltation et silence », Université Aix-Marseille I, master 1 Histoire, 2006, sous la direction de Jean-Marie GUILLON.

nement de Vichy et sa déportation à Auschwitz en compagnie de son père dérangeant et ne résonnent pas dans la mémoire du village.

D'un côté comme de l'autre, force est de constater que, magnifiée ou tue, la mémoire locale intègre difficilement les apports de la recherche historique.



Cliché pris le 31/08/2012